

John Michael Greer

La fin de l'abondance

L'économie dans un monde post-pétrole

Préface d'Hervé Philippe



écosociété

Extrait de la publication

John Michael Greer

LA FIN DE L'ABONDANCE

L'économie dans un monde post-pétrole

*traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Durand*



LES ÉDITIONS
écosociété
MONTRÉAL

Coordination de la production : David Murray et Christophe Horguelin

Illustration de la couverture : Mágoz

Typographie et mise en pages : Yolande Martel

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

L'édition originale de ce livre a été publiée sous le titre *Wealth of Nature: Economics as If Survival Mattered*, Gabriola Island (BC), New Society Publishers.

© 2011 John Michael Greer

© 2013 Les Éditions Écosociété

ISBN 978-2-89719-054-5

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2013

LES ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ

C.P. 32052, comptoir Saint-André

Montréal (Québec) H2L 4Y5

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Greer, John Michael, 1962

La fin de l'abondance : l'économie dans un monde post-pétrole

Traduction de: The wealth of nature.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89719-054-5

1. Développement économique – Aspect de l'environnement.
2. Économie de l'environnement. 3. Développement durable.
4. Histoire économique. 5. Décroissance soutenable. I. Titre.

HD75.6.G7414 2013

338.9'27

C2013-940125-3

ISBN papier 978-2-89719-054-5

ISBN pdf 978-2-89719-055-2

ISBN e-pub 978-2-89719-056-9

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions le gouvernement du Québec de son soutien par l'entremise du Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres (gestion SODEC), et la SODEC pour son soutien financier.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Hervé Philippe.....	7
--------------------------------	---

Introduction

Un guide à l'intention des gens perplexes.....	13
--	----

1. L'échec de la science économique.....	22
---	-----------

L'illusion de l'invincibilité	25
L'échec des marchés	29
Enfourcher des hippogriffes.....	33
Le marché comme bien collectif.....	37
Les lois de l'énergie	40
Mensonges et statistiques.....	43
Superstitions économiques.....	48
L'argent mort-vivant	52

2. Les trois économies	58
-------------------------------------	-----------

La puissance des paradigmes	63
Les biens primaires et secondaires	67
La valeur d'échange et la richesse de la Nature	70
La face antiécologique de l'argent	76
Le piège de la finance.....	81
Avant l'argent	84

3. La métaphysique de l'argent	90
---	-----------

L'argent métastatique.....	96
L'envolée vers l'abstraction	102
Le crépuscule de l'argent	106
La bulle de l'argent	109
La fin de l'investissement.....	112

4. Le prix de l'énergie.	117
L'énergie suit son penchant	122
Une crise de concentration.	128
Barbarie et savoureuse eau-de-vie	132
Travailler avec l'énergie diffuse	137
L'impact économique de l'entropie.	144
5. Les outils appropriés	148
La fin de l'âge de l'information	153
L'aspect économique de la contraction.	158
Le crépuscule de la machine.	161
Vers des technologies appropriées	168
Devenir un pays du tiers-monde	174
Le crépuscule de l'empire des États-Unis	179
La survie n'est pas rentable	182
6. La route qui nous attend	186
Se souvenir de ce qui fonctionnait	188
Défendre les biens communs	192
Taxer ce qui doit l'être.	195
Dompter les entreprises	199
Une crise de la complexité	205
De retour vers l'avenir	210
Un avenir de potagers domestiques	213
Après la retraite.	218
Épilogue	
<i>Small is Beautiful</i>	221
Bibliographie	232

PRÉFACE

SEIZE MILLE MILLIARDS (16 000 000 000 000, ou $1,6 \times 10^{13}$). Peu importe comment on l'écrit, voilà un chiffre bien trop grand pour que nous puissions lui donner un sens. C'est pourtant le montant de la dette fédérale des États-Unis, dont l'impact sur l'avenir de l'économie est indiscutable. À l'heure où j'écris ces lignes, les républicains et le président Obama se disputent pour augmenter le plafond de la dette, mais personne ne discute sérieusement de savoir si cette dette pourra être remboursée. Le seul paiement des intérêts de la dette étatsunienne est pourtant d'environ 360 milliards de dollars par an, soit 15 % des recettes fiscales. Le déficit budgétaire en 2012 est de 1 300 milliards de dollars, et démocrates et républicains se chicanent encore plus pour essayer de le réduire.

Nos dirigeants ne sont pas fous et ont certainement le sens des responsabilités pour vendre, et acheter, des quantités aussi astronomiques de dette. Ils disent en effet que la croissance économique future permettra de créer la richesse nécessaire au remboursement de la dette et des intérêts. Pourtant, depuis l'arrivée de Ronald Reagan au pouvoir, la dette fédérale étatsunienne n'a cessé d'augmenter, alors que, mis à part de brefs épisodes de récession, la croissance économique a été au rendez-vous : plus de 3 % par an en moyenne. Même les huit années « fastes » de la présidence de William Clinton n'ont pas permis de rembourser la dette publique, juste d'éviter qu'elle augmente ; elle a diminué, cependant, si on la mesure en proportion du produit intérieur brut (PIB).

Nos dirigeants ne sont pas fous et ils savent très bien que le pétrole constitue depuis plus d'un siècle le moteur de la croissance. Le 21 septembre 2011, Peter Voser, le PDG de Royal Dutch Shell, la deuxième compagnie pétrolière du monde, déclarait au *Financial Times* : « La production des champs existants décline de 5 % par an à mesure que les réserves s'épuisent, si bien qu'il faudrait que le monde ajoute l'équivalent de quatre Arabie saoudite ou de dix mers du Nord dans les dix prochaines années rien que pour maintenir l'offre à son niveau actuel, avant même un quelconque accroissement de la demande¹. » Le PDG n'indique pas comment il serait possible de mettre en production 40 millions de barils par an en seulement 10 ans. Les énormes investissements réalisés à la suite du premier choc pétrolier ont seulement permis d'augmenter la production mondiale d'environ 20 millions de barils en plus de 20 ans. Le discours optimiste de Peter Voser se fonde sur les progrès scientifiques et technologiques accomplis depuis cette époque lointaine, progrès qui permettent d'extraire le pétrole des sables bitumineux en Alberta ou des schistes aux États-Unis.

Nos dirigeants ne sont pas fous et ils savent très bien qu'il faudra remplacer l'énergie fossile par des énergies renouvelables afin d'éviter des changements climatiques trop importants. Le Club de Rome, qui avait provoqué tout un émoi dans les années 1970 avec son ouvrage sur les limites de la croissance², a donc soutenu le développement du projet DESERTEC. Il s'agit de produire de l'électricité dans l'immense désert du Sahara, grâce à une combinaison d'éoliennes, de panneaux photovoltaïques et de centrales solaires thermiques (des miroirs paraboliques concentrent l'énergie solaire pour fabriquer de la vapeur d'eau qui actionne ensuite des turbines). L'argument qui ne laisse pas de place au doute est que couvrir moins de 1 % du Sahara permettrait de fournir l'énergie électrique pour toute la planète, car quelques dizaines de kilomètres carrés reçoivent autant d'énergie

-
1. <<http://pétrole.blog.lemonde.fr/2011/09/24/shell-il-faut-arabie-saoudite-en-plus-dici-a-2020/>>.
 2. Pour la dernière mise à jour de ce rapport, voir Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers, *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*, Montréal, Écosociété, coll. « Retrouvailles », 2013. (Pour l'Europe : Paris, Rue de l'échiquier, 2012.)

solaire que l'humanité consomme de pétrole. L'électricité ainsi produite serait distribuée grâce à un réseau sophistiqué sur l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et l'Europe, assurant une stabilité économique, voire politique, à tout le bassin méditerranéen. Il est d'ailleurs surprenant que la multinationale allemande Siemens vienne juste d'annoncer son retrait d'un projet si prometteur. Mais l'intervention militaire française au Mali – qui n'a certainement pas pour but de sécuriser les mines d'uranium dont l'industrie nucléaire hexagonale dépend... – va renforcer la coopération entre l'Europe et l'Afrique du Nord et créer des conditions favorables au succès de DESERTEC.

Nos dirigeants ne sont-ils pas fous ? Si cette question vous a effleuré l'esprit, le livre de John Michael Greer vous intéressera. Si vous vous demandez comment des idées aussi délirantes et contradictoires que celles discutées ci-dessus peuvent être considérées comme normales, ce livre vous apportera des réponses. Si vous vous demandez pourquoi « il est considéré comme évident aujourd'hui que l'argent doit automatiquement produire plus d'argent », vous y trouverez d'intéressants éléments de réponse.

John Michael Greer réactualise les analyses de l'économiste non orthodoxe germano-britannique Ernst Friedrich Schumacher, surtout connu pour son ouvrage *Small is Beautiful: A Study of Economics as if People Mattered*, publié en 1973, à une époque où la critique de la croissance économique infinie était riche et largement diffusée dans les sociétés occidentales. Étrangement, malgré les deux crises pétrolières de 1973 et de 1979, le débat sur la croissance s'est progressivement éteint. Presque tout le monde, tous les hommes et femmes politiques d'envergure en tout cas, considère la croissance économique comme le Saint Graal. On croit tellement à ses vertus miraculeuses qu'il faudrait tout sacrifier pour que la « croYssance » soit là.

Greer nous montre brillamment que les analyses de Schumacher restent tout aussi pertinentes en 2013 qu'il y a 40 ans. La division de l'économie en trois niveaux établie par l'économiste, soit primaire, secondaire et tertiaire, est particulièrement utile. Il ne s'agit pas ici des secteurs primaire (agriculture, mines), secondaire (industrie) et tertiaire (tourisme, commerce, services) considérés classiquement par les économistes orthodoxes. L'économie primaire comprend tout ce qui est produit par la Nature (plus

précisément sans l'intervention de l'humain), comme par exemple le pétrole, le miel et les minerais. Elle est en général totalement ignorée par les économistes classiques car considérée comme un don gratuit de la Nature. L'économie secondaire contient toutes les activités d'extraction et de transformation réalisées par l'être humain à partir des produits de l'économie primaire. Elle correspond donc aux secteurs primaire, secondaire et en partie tertiaire de la vision classique. Enfin l'économie tertiaire correspond à la finance, c'est-à-dire à toutes les opérations économiques qui ne concernent que de l'argent. Cette classification permet de fournir des explications limpides sur les raisons de l'échec de la science économique moderne. Par exemple, le fait que les acteurs de l'économie tertiaire ignorent l'existence de l'économie primaire dans leurs raisonnements conduit des États à accumuler des montagnes de dette alors que les ressources en énergie hautement concentrée comme le pétrole, pourtant indispensables au remboursement des dettes, deviennent de plus en plus rares et difficiles d'accès.

Pour expliquer les difficultés de la société actuelle, Greer va aussi chercher des sources moins connues que Schumacher. Par exemple, dès le XVIII^e siècle, le philosophe italien Giambattista Vico montrait comment l'utilisation abusive de l'abstraction pouvait être dangereuse pour les civilisations humaines. En effet, « plus vous vous éloignez des réalités concrètes, plus vous courez le risque qu'elles ne soient pas là quand vous en avez besoin ». Greer nous montre de façon limpide comment l'envolée vers l'abstraction explique la multiplication des bulles financières.

Catherine Beau-Ferron, dans l'ouvrage *Décroissance versus développement durable*³, a récemment développé une idée similaire : la notion de limite aurait été perdue par une trop grande vénération de l'abstraction. Les idées de la décroissance, d'ailleurs, John Michael Greer en est très proche, sur ce point comme sur bien d'autres. Par exemple, il s'appuie sur les travaux de Nicholas Georgescu-Roegen, un économiste étatsunien non orthodoxe considéré par beaucoup comme un des fondateurs des théories

3. Yves-Marie Abraham, Louis Marion et Hervé Philippe (dir.), *Décroissance versus développement durable – Débats pour la suite du monde*, Montréal, Écosociété, coll. « Théorie », 2011.

de la décroissance. Néanmoins, il se réfère peu au riche foisonnement intellectuel qui existe autour de la décroissance. C'est probablement en partie dû au fait qu'il s'agit plutôt d'un courant européen : Greer cite ainsi Lewis Mumford et non Jacques Ellul pour la critique de la technique.

Cette faible influence des auteurs décroissants sur Greer est tout à fait intéressante. En effet, la pluralité, l'indépendance des opinions et analyses est une richesse que la mondialisation, et plus encore le diktat de la méthode scientifique, est en train de faire disparaître. Pourtant, tout comme un écosystème riche en biodiversité est plus productif et plus résilient, une grande diversité culturelle est le meilleur garant du futur de l'humanité. La comparaison des idées de Greer et de celles des décroissants est ainsi très fertile.

Par exemple, suivant Serge Latouche, les objecteurs de croissance veulent « sortir de l'économie ». Au vu de la faillite de l'économie ultralibérale, cela est tout à fait compréhensible. Greer, à l'inverse, présente une analyse, largement inspirée de Schumacher, qui est fondamentalement économique, aussi bien pour critiquer le système actuel que pour en sortir⁴. Il envisage la transition énergétique non pas uniquement en termes purement écologiques mais aussi en fonction de critères de rentabilité économique. Il insiste en effet beaucoup sur le fait que, d'un point de vue économique, la concentration de l'énergie est plus importante que la quantité totale d'énergie. Un peu d'énergie très concentrée (le charbon) est beaucoup plus utile que beaucoup d'énergie diffuse (les rayons du soleil). Ainsi, le torchage (le fait de brûler le gaz naturel dans des torchères) fait partie intégrante de l'exploitation du pétrole. Il n'est pas économiquement rentable de construire de lourdes infrastructures pour commercialiser le gaz naturel tant que l'on peut produire du pétrole, car le pétrole est une énergie plus concentrée que le gaz naturel. Or,

4. Il est important de noter que John Michael Greer, comme du reste Adam Smith et la plupart des fondateurs de la science économique, n'est pas un économiste. En fait, c'est plutôt un iconoclaste, assez excentrique. Il est par exemple le président de l'Ancient Order of Druids in America, une organisation néo-druidique ayant des origines communes avec la franc-maçonnerie. Cet attrait de Greer pour le mysticisme, qui explique peut-être l'originalité de sa pensée, n'apparaît absolument pas dans cet ouvrage et surtout n'altère en rien la qualité de son argumentation.

l'effet sur le climat est significatif: 1,5 % des émissions de CO₂ sont causées par le torchage. Le concept de concentration énergétique vous aidera à comprendre pourquoi Siemens se retire du projet DESERTEC.

Un autre intérêt de cette perspective différente apportée par Greer concerne la manière dont il envisage l'avenir. Comment sortira-t-on du système un peu fou qui nous domine actuellement? Il n'entrevoit ni chutes catastrophiques, ni révolutions heureuses, ni transitions douces et merveilleuses. Sans surprise, il souligne l'importance de développer une technologie adéquate, la technologie intermédiaire de Schumacher, très proche des outils conviviaux proposés par le célèbre décroissant Ivan Illich. Comme les Initiatives de transition, peut-être même plus, il insiste sur l'importance de la communauté. Mais il indique que très souvent même les gens bien intentionnés sous-estiment l'importance des changements à accomplir, en particulier quand ils se construisent une maison «écologique» tout confort dans une communauté intentionnelle. Et comme il n'envisage pas de transitions brutales, il aborde des questions souvent ignorées. Par exemple, le concept de personne morale a dans notre monde une grande importance, fort souvent assez néfaste (il suffit de penser à Exxon-Mobil). Mais il est illusoire de s'imaginer que ces entreprises vont disparaître rapidement ou volontairement se préoccuper du bien-être des populations. Greer nous fournit quelques pistes intéressantes pour dompter ces personnes morales.

Cet ouvrage ne prétend pas résoudre tous les problèmes auxquels nous sommes confrontés, mais il fournit un cadre théorique cohérent qui aide à éclaircir les idées dans un univers saturé d'informations souvent incompréhensibles. Il ne fournit pas la solution, en fait l'auteur ne croit pas à la solution unique, mais à une multitude de solutions adaptées au contexte local. Il fournit plutôt des pistes et des critiques qui permettront de faire renaître ce dissensus dont nous avons tant besoin.

HERVÉ PHILIPPE

Professeur de bio-informatique
Université de Montréal

INTRODUCTION

Un guide à l'intention des gens perplexes

PLUS DE DEUX SIÈCLES se sont écoulés depuis qu'Adam Smith, un pasteur écossais devenu philosophe et un moraliste confirmé, a fondé la science économique moderne en publiant *La richesse des nations*. Ce livre, première analyse reconnue de la façon dont les marchés guident les comportements économiques, devint rapidement un classique. Sa façon d'aborder l'économie a dominé la discipline depuis lors et, à l'instar de Bertrand Russell, qui résuma l'ensemble de la philosophie occidentale à un commentaire de celle de Platon, il ne serait pas inapproprié de définir la pensée économique contemporaine comme un commentaire de celle d'Adam Smith.

Bien que le livre de Smith en lui-même mérite sa réputation, le moment de sa publication a aussi grandement contribué à son emprise sur la discipline qu'il a fait naître. *La richesse des nations* est paru en 1776, l'année de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, juste au moment où l'Angleterre s'engageait dans les transformations sociales et technologiques qui feraient d'elle la première société industrielle du monde. La thèse centrale de Smith est qu'une économie de marché s'autorégule grâce à ce que nous appelons aujourd'hui des boucles de rétroaction positives et qu'elle peut donc se passer de supervision gouvernementale étroite. Cela plaisait à ceux que les circonstances de l'époque

incitaient à remettre en question l'intrusion du gouvernement dans la sphère économique. En même temps, la classe émergente des entrepreneurs industriels découvrait que l'analyse de Smith justifiait son intérêt à gagner autant d'argent que possible avec le moins d'interférence possible.

L'expansion fulgurante de l'économie industrielle au cours des deux siècles suivants a été accompagnée par l'influence croissante des professionnels de l'économie. À l'époque d'Adam Smith, les économistes professionnels n'existaient pas encore ; aujourd'hui, ils comptent parmi les acteurs les plus en vue de la scène intellectuelle. La création d'un nouveau prix Nobel d'économie en 1968 a marqué la consécration définitive de la profession¹. Il subsiste cependant une note discordante dans cette histoire : la montée en puissance de la science économique et de ses praticiens n'a pas amélioré de façon notable la capacité des sociétés à gérer leurs échanges économiques.

Il est ironique, en effet, que les sociétés industrielles aient si peu tiré profit de leurs experts en économie au cours des dernières décennies. Lorsque, au tournant des années 1980, plusieurs pays industrialisés ont commencé à adopter une philosophie du marché fondée sur des révisions récentes des idées d'Adam Smith, on a constaté que leurs politiques avaient régulièrement des effets complètement différents et bien moins agréables que ce que prédisaient les économistes. Avec la déréglementation des services publics du début des années 1980, qui devait faire baisser les prix (mais qui les fit monter), puis un chapelet d'échecs qui ont culminé, après le krach des titres technologiques de 1999-2000, en des baisses radicales de taux d'intérêt censées restaurer la stabilité (mais qui ont fait naître un cycle plus extrême de bulles et d'implosions), il est devenu évident que les vertus de la science économique contemporaine, quelles qu'elles soient, n'incluaient pas la capacité de prédire adéquatement les conséquences des politiques économiques.

Bien sûr, ces échecs ont été amplement discutés, et un grand nombre de tentatives pour ajuster la pensée économique contem-

1. C'est le seul prix géré par la Fondation Nobel qui n'a pas été voulu par le testament d'Alfred Nobel. Le « prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel » a été créé et doté en 1968.

poraine ont été faites. Plusieurs auteurs à l'intérieur et à l'extérieur de la discipline ont tenté d'expliquer les échecs afin de prévenir leur répétition. Et pourtant, comme ce livre tentera de le démontrer, la plupart de ces efforts restent en deçà des changements qui seraient vraiment nécessaires pour que la théorie corresponde à la réalité. Les problèmes de la science économique contemporaine ne peuvent être résolus par de simples ajustements, car ils plongent leurs racines dans les hypothèses fondamentales sur lesquelles Adam Smith et ses émules ont construit la discipline. Ils ne peuvent donc être éliminés qu'en reconnaissant les lacunes de ces hypothèses et en les remplaçant par d'autres qui collent mieux au fonctionnement réel du monde.

Il n'est pas exagéré de comparer Smith à Ptolémée, le grand astronome de l'Antiquité dont les écrits ont servi pendant un millénaire de fondement à toute la pensée cosmologique et astrologique. Les théories de Ptolémée étaient claires, attirantes, et correspondaient assez étroitement au comportement des cieux pour effacer tout doute dans l'esprit des astronomes qui approfondissaient son travail. Derrière ces théories, cependant, se cachait une erreur fondamentale, l'idée que la Terre est au centre du cosmos. Cette erreur forçait les successeurs de Ptolémée à imaginer une série d'artifices pour compenser le fait que les astres ne faisaient pas exactement ce que le modèle prédisait, jusqu'à ce que Nicolas Copernic mette finalement le doigt sur la véritable source du problème. En retournant le cosmos comme un gant pour mettre le Soleil au centre et la Terre à sa juste place, en périphérie, Copernic résolut des problèmes qui seraient restés sans solutions dans le cadre théorique de Ptolémée, tout en ouvrant des champs de recherche qui rendirent possible la découverte des lois du mouvement des planètes par Kepler, la théorie de la gravitation de Newton et bien d'autres avancées encore.

La science économique a sérieusement besoin de sa propre révolution copernicienne, qui reconnaîtrait que le centre de l'activité économique ne se trouve pas là où les économistes actuels l'imaginent. Heureusement, la discipline a déjà eu son Copernic. Ernst Friedrich Schumacher est né à Bonn en 1911. Il fit des études universitaires à Bonn et à Berlin avant d'entrer à Oxford avec une bourse Rhodes, puis à l'Université Columbia de New York où il obtint un doctorat en économie. Il habitait en

Angleterre quand éclata la Seconde Guerre mondiale et il fut interné dans une ferme pour un certain temps comme ennemi étranger (*enemy alien*) jusqu'à ce qu'un confrère, l'économiste John Maynard Keynes, obtienne sa libération. Après la guerre, il travailla pour la Commission de contrôle alliée et aida à la reconstruction économique de l'Allemagne de l'Ouest avant de devenir, et de demeurer pendant 20 ans, le planificateur en chef du Conseil national britannique du charbon, à l'époque l'une des plus grandes entreprises dans le domaine de l'énergie.

Schumacher fut aussi conseiller économique auprès des gouvernements de l'Inde, de la Birmanie et de la Zambie, où il prit conscience des défis économiques posés par le développement dans le tiers-monde. En comprenant pourquoi les tentatives d'importer le modèle industriel dans des pays non industrialisés échouaient (habituellement par manque d'infrastructures et de ressources), il a lancé le concept de technologie intermédiaire, une approche du développement qui s'efforce de trouver et de mettre en œuvre la technologie la plus adaptée aux ressources disponibles. Le Groupe de développement de la technologie intermédiaire fut fondé en 1966. L'intérêt de Schumacher pour la question des ressources l'a aussi conduit à s'impliquer dans le mouvement pour l'agriculture biologique, et il fut pendant plusieurs années le directeur de la Soil Association, la plus grande organisation britannique dans ce domaine.

Ces engagements concrets ont prédisposé Schumacher à voir au-delà du voile idéologique inconscient qui rend inopérante la pensée économique contemporaine dès qu'elle se frotte à la réalité. Les économistes sont notoirement enclins à pardonner les prédictions inexactes les plus embarrassantes, si bien qu'un professeur d'économie peut s'attendre à être pris au sérieux même si jusque-là chacune de ses prises de position publiques sur les conditions économiques à venir a été totalement contredite par les événements. La situation est différente dans le monde des affaires, où les prévisions entraînent chaque trimestre des profits ou des pertes. Puisque Schumacher travaillait dans un contexte où une succession de prévisions erronées lui aurait coûté son emploi, il ne pouvait se permettre de placer la théorie avant les faits. Le conflit entre ce que la théorie économique établie affirmait et les réalités que Schumacher observait autour de lui a sans

doute contribué à faire de lui l'hérétique le plus en vue de la pensée économique.

Ses idées touchent un éventail de questions économiques si large qu'il faudrait plusieurs livres pour les explorer. Quatre de ses propositions suffiront toutefois à esquisser sa pensée en ce qui concerne le fossé qui sépare la théorie du véritable comportement des systèmes économiques dans le monde réel.

Premièrement, Schumacher établit une distinction très nette entre les biens primaires et les biens secondaires. Ces derniers comprennent la plupart des choses dont s'occupe la discipline économique conventionnelle : les biens et les services produits par le travail humain et échangés entre humains. Les biens primaires, eux, incluent tout ce qui est nécessaire à la vie humaine et à toute activité économique et qui n'est pas produit par les êtres humains, mais par la Nature. Schumacher fait remarquer que les biens primaires doivent avoir préséance dans toute analyse économique puisqu'ils sont le prélude à la production des biens secondaires. Il propose de voir les ressources renouvelables comme un revenu dans l'économie primaire, alors que les ressources non renouvelables seraient l'équivalent d'un capital. Affirmer qu'un système économique est viable alors qu'il engloutit les ressources non renouvelables à un rythme qui les épuise rapidement est donc aussi idiot que de déclarer qu'une entreprise fait ses frais alors qu'elle compense ses pertes en vidant ses comptes bancaires.

Deuxièmement, Schumacher insiste sur le rôle central de l'énergie parmi les biens primaires. Il maintient que la pensée économique tourne au charabia si l'on considère l'énergie comme une ressource comme les autres, puisque l'énergie est la ressource qui donne accès à toutes les autres. Avec assez d'énergie, il est possible de compenser d'une façon ou d'une autre une pénurie affectant une ressource ; si on manque d'énergie, par contre, l'abondance de toutes les autres ressources ne changera rien, car toute économie a besoin d'énergie pour transformer ces autres ressources en biens secondaires destinés à satisfaire les besoins humains. Ainsi, la quantité d'énergie disponible par personne fixe le plafond d'activité économique possible dans une société donnée, bien que d'autres formes de développement (social, intellectuel, spirituel) puissent se poursuivre dans un contexte où de fortes contraintes énergétiques restreignent la vie économique.

En troisième lieu, Schumacher souligne l'importance d'une variable ignorée dans la plupart des analyses économiques : le coût de création et de maintien d'un poste d'employé. Selon lui, dans les pays du monde industrialisé, seuls les capitaux abondants, l'offre importante d'énergie et les infrastructures déjà en place permettent aux entreprises et aux gouvernements des pays industrialisés de considérer avantageux de remplacer le travail humain par de la technologie. Dans le monde non industrialisé, où la tâche économique primordiale est d'offrir des emplois rémunérés et de satisfaire les besoins essentiels des populations locales au lieu de produire des biens spécialisés pour le marché mondial, les tentatives d'industrialisation se révèlent habituellement de coûteuses erreurs. L'implication de Schumacher dans les technologies intermédiaires vient de cette prise de conscience. Il fait remarquer que, dans bien des contextes, une technologie relativement simple qui satisfait les besoins locaux à l'aide des capacités humaines et des ressources locales est la solution la plus viable pour satisfaire les besoins économiques des pays non industrialisés.

Enfin, la quatrième proposition de Schumacher, et non la moindre, veut que les échecs de la science économique contemporaine ne puissent être réparés par des modèles mathématiques améliorés ou des statistiques plus détaillées, car ils ont été imbriqués dans les suppositions qui étayaient la discipline elle-même. Toute façon de penser le monde résulte ultimement d'*a priori* qui sont, à proprement parler, de nature métaphysique, c'est-à-dire qu'ils tentent de répondre aux questions fondamentales sur ce qui existe et sur ce qui a de la valeur. Tenter d'ignorer la dimension métaphysique ne la fait pas disparaître, mais garantit plutôt à ceux qui l'esquivent qu'ils seront dans l'obscurité chaque fois que le monde réel ne voudra pas se plier à leurs présuppositions inconscientes. La science économique contemporaine ne réussit pas à prévoir le comportement de l'économie car elle ne réussit pas à faire la critique de ses propres fondements métaphysiques. Par conséquent, un examen rigoureux de ces présupposés fondamentaux fait obligatoirement partie du redressement de la situation désastreuse dans laquelle la pensée économique actuelle nous a précipités.

Ces quatre propositions sont les points saillants du livre le plus connu et apprécié de Schumacher, *Small is beautiful*, publié en 1973². À la fin de son introduction à ce livre, Theodore Roszak exprimait le point de vue de nombreux penseurs lucides de l'époque : « Nous avons besoin d'une science économique plus noble qui ne craint pas d'aborder l'esprit et la conscience, les impératifs moraux et le sens de la vie, une science économique qui vise à éduquer et à élever les gens au lieu de seulement mesurer leurs comportements basiques. La voici. » Les plus avisés des tenants de la contre-culture des années 1970 placèrent les idées de Schumacher au cœur de leur pensée et de leur pratique ; on peut dire sans crainte que s'il y avait dans une bibliothèque de l'époque un exemplaire du *Whole Earth Catalog* et un numéro de *Mother Earth News*³, il y avait aussi tout près un exemplaire de *Small is Beautiful*.

Comme le reste des idées alternatives de cette décennie, le travail de Schumacher a sombré dans l'oubli lorsque les sociétés industrialisées abandonnèrent les progrès prometteurs de cette période vers une meilleure viabilité en faveur d'une nouvelle idéologie radicale qui proclamait l'infailibilité du libre marché. Cette nouvelle idéologie a semblé fonctionner pendant un certain temps, mais ses succès reposaient sur une base rarement remarquée à l'époque et même plus tard. Les années 1970 avaient été marquées en partie par des crises énergétiques répétées et par les troubles économiques qui en avaient découlé. Ces difficultés avaient provoqué une baisse marquée de la consommation d'énergie dans les pays industrialisés ; elles avaient en même temps stimulé l'exploration pétrolière et entraîné le développement d'importants champs pétroliers en mer du Nord et sur le versant nord de l'Alaska.

Une politique énergétique sage aurait consisté à traiter ces découvertes comme des réserves vitales à n'utiliser qu'en cas de besoin, pendant que les nations industrialisées entreprendraient leur transition vers une économie alimentée par des ressources

-
2. *Small is Beautiful: Economics as If People Mattered*, New York, Harper & Row, 1973 ; trad. Danielle et William Day et Marie-Claude Florentin, *Small is beautiful – une société à la mesure de l'homme*, Paris, Seuil, 1978.
 3. Respectivement un catalogue annuel et un magazine mensuel phares de la contre-culture nord-américaine des années 1970.

renouvelables et maximisant leur efficacité énergétique, exactement ce que préconisait Schumacher et plusieurs autres. Malheureusement pour nous, ce n'est pas ce qui s'est passé. On a pompé à toute vitesse le pétrole de la mer du Nord et de l'Alaska. Le marché a été submergé de pétrole bon marché et les prix ont chuté au niveau le plus bas de leur histoire, en tenant compte de l'inflation. Les gains en efficacité et les innovations des années 1970 cédant le pas aux folies des deux décennies suivantes, toute possibilité de transition harmonieuse vers un avenir viable a été enterrée.

Nous subissons maintenant les premières conséquences de ces décisions extraordinairement myopes. La volatilité des prix de l'énergie, les cycles accélérés de bulles et d'implosions financières et les impacts négatifs de toute cette volatilité sur le tissu social et politique des pays industrialisés proviennent du déséquilibre désastreux entre un système économique et technologique fondé sur une croissance exponentielle et les limites physiques d'une planète finie⁴. Les conséquences pour nos descendants seront encore plus sérieuses. Pourtant, il serait possible de mitiger les pires de ces effets et de rendre plus facile la vie des prochaines générations en modifiant la façon dont les sociétés organisent la production et la distribution des biens et des services. La crise actuelle rend ce changement impératif, mais elle crée aussi les conditions qui pourraient permettre de passer de la théorie à la pratique.

Le présent ouvrage vise à faire avancer ce difficile mais nécessaire processus. Je ne suis pas un économiste professionnel, et le culte des experts qui imprègne la culture moderne pourrait inciter à penser qu'il est présomptueux de la part d'un non-diplômé de proposer une redéfinition de la discipline économique contemporaine. Cela pourra sembler encore plus présomptueux si l'on sait que plusieurs mouvements visant à refonder l'économie sur des principes écologiquement sains ont émergé depuis Schumacher : des économistes comme Nicholas Georgescu-Roegen, Kenneth Boulding, Herman Daly et Robert Costanza

4. J'ai expliqué cette notion en détail dans John Michael Greer, *The Long Descent*, Gabriola Island (C.-B.), New Society Publishers, 2008, et *The Ecotechnic Future*, Gabriola Island (C.-B.), New Society Publishers, 2009.

ont écrit des ouvrages de théorie économique très réfléchis qui réintroduisent la valeur du « capital naturel » (ou biens primaires, selon la terminologie de Schumacher) dans les calculs économiques et qui remettent en question la manière simpliste dont l'idéologie économique dominante écarte la destruction environnementale et l'épuisement des ressources comme des faits sans importance.

Et pourtant, il peut être intéressant de noter qu'Adam Smith ne possédait pas de diplôme en économie et que son étude pionnière ne contenait aucune trace des formules mathématiques compliquées que les économistes d'aujourd'hui considèrent trop souvent comme essentielles à leur travail. Smith travaillait plutôt au niveau des idées fondamentales; Schumacher, dont les écrits comportent également peu de calculs, a fait de même; et il en va ainsi du présent ouvrage. Tout comme les travaux de Smith et de Schumacher, ce livre ne s'adresse pas à des économistes. Son objectif est plutôt de faire connaître l'échec de la science économique moderne ainsi que les solutions potentielles aux crises qu'elle a engendrées à ceux qui ont le dernier mot en matière de politiques publiques: le public lui-même.

La situation désastreuse dans laquelle la civilisation industrielle s'est placée au sortir de l'âge de l'énergie à faible coût, sujet de mes précédents livres, *The Long Descent* et *The Eco-technic Future*, a une composante économique cruciale que ce livre veut élucider en appliquant la révolution copernicienne apportée par E. F. Schumacher dans la pensée économique aux crises de notre époque. Si les idées proposées ici incitent d'autres personnes à repenser les fondements de la pensée économique contemporaine et à mettre de côté quelques-unes des idées erronées qui ont systématiquement empêché une saine riposte aux causes inavouées de nos tribulations actuelles, ce livre aura été utile.



Faites circuler nos livres.

Discutez-en avec d'autres personnes.

Si vous avez des commentaires, faites-les-nous parvenir; il nous fera plaisir de les communiquer aux auteurEs et à notre comité éditorial.

Les Éditions Écosociété

C.P. 32052, comptoir Saint-André
Montréal (Québec) H2L 4Y5

Courriel : ecosociete@ecosociete.org

Toile : www.ecosociete.org

NOS DIFFUSEURS

EN AMÉRIQUE

Diffusion Dimedia inc.

539, boulevard Lebeau
Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2
Téléphone : (514) 336-3941
Télécopieur : (514) 331-3916
Courriel : general@dimedia.qc.ca

**EN FRANCE et
EN BELGIQUE**

DG Diffusion

ZI de Bogues
31750 Escalquens
Téléphone : 05 61 00 09 99
Télécopieur : 05 61 00 23 12
Courriel : dg@dgdifffusion.com

EN SUISSE

Servidis S.A

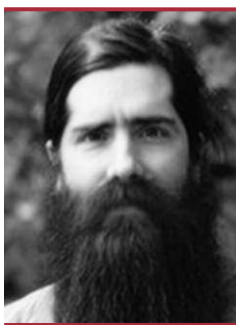
Chemin des Chalets
1279 Chavannes-de-Bogis
Téléphone et télécopieur : 022 960 95 25
Courriel : commandes@servidis.ch

Quoi qu'en disent les adeptes du développement durable, les substituts aux énergies fossiles abondantes et bon marché n'existent pas. Aucune source d'énergie alternative ne pourra offrir un rendement aussi élevé que celui des énergies fossiles. Puisqu'ils refusent d'intégrer cette réalité, les modèles économiques dominants ne savent pas comment appréhender l'après-pétrole, et les habitants des sociétés industrielles sont incapables de se préparer aux profondes mutations qui les attendent.

Plongeant aux fondements de la pensée économique depuis Adam Smith, *La fin de l'abondance* montre que l'actuelle orthodoxie néoclassique fait fausse route en traitant la Terre et ses ressources comme des facteurs de production inépuisables, ce qu'elles ne sont pas.

Avec les énergies alternatives dites « diffuses », l'humain pourra par exemple réchauffer l'eau du bain, mais il ne pourra faire tourner les gigantesques turbines électrogènes qu'exige notre société de transformation industrielle, de consommation, de déplacements gigantesques et d'information électronique. Au fond, écrit Greer, l'ère industrielle tout entière, fondée sur les sources d'énergies concentrées et accessibles, aura peut-être représenté la plus grande bulle spéculative de l'histoire.

Traçant du monde de demain un portrait qui évoque explicitement le tiers-monde, John Michael Greer plaide en faveur des technologies intermédiaires chères à E.F. Schumacher (*Small is Beautiful*), de changements politiques propres à adoucir la transition... et d'une bonne dose de stoïcisme.



John Michael Greer est l'auteur de *The Long Descent : A User's Guide to the End of the Industrial Age* (2008) et *Ecotechnic Future* (2009). Il s'est imposé comme une figure incontournable dans le débat sur le pic pétrolier et ses conséquences pour notre civilisation. *La fin de l'abondance* est son premier livre politique traduit en français.